



J'ai pour instruction de vous attacher cet écriteau. — Page 271, col. 3.

à la main, sur le bord d'une chaise près de la porte; et lorsque le garçon mit une nappe exprès pour moi, et sur cette nappe une poivrière avec une salière, je devins tout rouge de modestie.

Le garçon apporta des côtelettes et des pommes de terre. Il ôta les couvercles des plats, et me dit en avançant une chaise vers la table avec beaucoup d'affabilité: Maintenant, mon géant, asseyez-vous. Je le remerciai et je m'installai sur le siège; mais en le voyant planté là devant moi, m'examinant avec ses yeux clignotants, mon embarras était extrême; je ne savais comment me servir de la fourchette et du couteau, j'avais peur de m'éclabousser avec la sauce. J'allais cependant attaquer une seconde côtelette:

— On a préparé, me dit-il, un pinte d'ale pour vous, faut-il vous la servir?

— Oui, répondis-je en le remerciant.

Là-dessus il remplit un large verre, et l'éleva entre son œil et la lumière qui l'illumina comme un or liquide:

— En vérité, poursuivit-il, c'est superbe, n'est-ce pas?

— C'est superbe, répétai-je en souriant, car je devenais enchanté de l'air amical de ce garçon aux cheveux hérissés en pointe, de son regard rieur, et de l'air cavalier avec lequel il se tenait là, debout, une main sur la hanche, élevant de l'autre le cristal couronné d'écume.

— Il y avait hier ici, dit-il, un gentleman, un homme robuste, nommé Topsawyer... peut-être le connaissez-vous?

— Non, je ne crois pas...

— Un homme avec des guêtres, chapeau à larges bords, redingote grise?

— Non, je n'ai pas le plaisir de le connaître, déclarai-je timidement.

— Eh bien! il entra dans cette salle, commanda un verre de cette même ale; il le voulut absolument malgré ce que je lui dis, il l'avalait et tomba roide mort sur le tapis. Elle était trop vieille pour lui. On n'eût pas dû la tirer c'est un fait.

Je fus très-affecté de ce pénible accident, et dis que je pensais qu'il serait plus sage à moi de boire de l'eau.

— Sans doute, reprit-il fermant un œil sans cesser de fixer l'autre sur le verre plein, mais les maîtres de la maison n'aiment pas qu'on laisse les choses qu'on a commandées, cela les blesse. Aussi je boirai cette ale moi-même, si vous le voulez bien. J'y suis habitué et l'habitude est tout. Je ne crois pas qu'elle me fasse mal, si je renverse la tête en arrière et l'avale d'un trait. La boirai-je?

Je lui répondis qu'il m'obligerait beaucoup de la boire, à condition, toutefois, qu'il le ferait sans risque. En le voyant renverser sa tête et vider le verre d'un trait, j'eus une horrible peur, je le confesse, de le voir, comme le malheureux Topsawyer, tomber roide mort sur le tapis. Mais la bière ne lui fit aucun mal; au contraire, il me sembla encore plus gaillard et plus guilleret.

— Oh! qu'avons-nous ici! dit-il en mettant une fourchette dans le plat, seraient-ce des côtelettes?

— Des côtelettes, oui, répondis-je.

— Dieu me bénisse s'écria-t-il, je n'aurais pas cru que ce fussent des côtelettes. Or, une côtelette est justement la chose qu'il faut pour neutraliser les mauvais effets de cette bière. N'est-ce pas heureux?

De sorte donc, que prenant une côtelette par l'os d'une main et une pomme de terre de l'autre, il mangea avec un excellent appétit, à mon extrême satisfaction; il prit ensuite une seconde côtelette et une seconde pomme de terre, une troisième côtelette et une troisième pomme de terre. Alors, quand nous eûmes fini, il alla chercher un pouding, le servit devant moi, et parut rêver avec satisfaction pendant quelques instants.

— Comment trouvez-vous le pâté? demanda-t-il en s'arrachant à ses réflexions.

— C'est un pouding, répondis-je.

— Un pouding! s'écria-t-il; mais oui, Dieu

me bénisse! un pouding fait avec de la farine, de la graisse et des œufs; mon pouding favori. N'est-ce pas heureux! Allons, mon petit homme, à nous deux, voyons à qui en mangera le plus.

Nous nous mîmes à l'œuvre; mais vainement plus d'une fois me cria-t-il: courage!... que pouvait ma petite cuiller à thé contre sa grande cuiller à potage, mon appétit contre son appétit? Dès la première bouchée je fus *distancé*, je n'eus plus de chance. L'admiration me laissa immobile; jamais je n'avais vu personne se régaler ainsi d'un pouding, et lorsqu'il n'y en eut plus, le garçon se mit à rire comme s'il s'en régalaient encore.

Le trouvant si bon compagnon, ce fut alors que je lui demandai de l'encre, une plume et du papier pour écrire à Peggoty. Non-seulement il alla me chercher cela immédiatement, mais il eut la bonté de regarder par-dessus mon épaule pendant que je griffonnais ma lettre. La lettre cachetée, il me demanda où j'allais en pension.

— Près de Londres, répondis-je. C'était tout ce que j'en savais.

— Ah! mon Dieu, s'écria-t-il, j'en suis bien fâché.

— Et pourquoi, je vous prie!

— Ah! mon Dieu, c'est à cette pension où l'on brisa deux côtes à un petit garçon, oui, deux côtes... Le pauvre garçon, il avait... Voyons un peu... Quel âge avez-vous?

— Près de neuf ans.

— C'est cela, juste son âge. Il avait huit ans six mois lorsqu'on lui brisa la première côte, et huit ans et huit mois lorsqu'on lui brisa la seconde.

Je ne pus m'empêcher de remarquer tout haut que c'était une désagréable coïncidence, et je demandai comment cela avait eu lieu. La réponse n'avait rien de consolant, elle consistait en ces trois mots sinistres: *En le fustigeant!*

Le son du clairon de la diligence vint interrompre à propos une conversation qui cessait